Ni pédants, ni amateurs? Les journaux de psychologie dans l'Allemagne du dernier tiers du XVIII^e siècle

Claire Gantet

Summary

Neither pedants nor amateurs? Psychological journals in Germany in the last three decades of the 18th century

The *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* introduced a new tone in the evolving field of psychology. For the first time, attention was paid not to the abstract relationships between body and soul, but to suffering individuals from the «common folk». The collection and systematic publication of accounts of readers should eventually allow the formulation of an empirical «science of the soul». The readers would eventually send accounts of personal and experienced «cases». By 1800, this conception of the science of psychology was called into question by educated philosophers who, in journals opened only to specialists, endeavored to develop a more professional psychology. They nevertheless failed in formulating general criteria of scientificity. The main argument of this article is that the distinction between amateurs and scientists was not an outcome of the inner evolution of the field of psychology, but that it developed through practices of communication in which periodicals play a major role.

Keywords: German Speaking Scholarly Journals, History of Psychology 1780–1800, Amateurship, History from Below

Claire Gantet, Histoire moderne, Université de Fribourg, Av. de l'Europe 20, CH-1700 Fribourg (claire.gantet@unifr.ch)

Résumé

Ni pédants ni amateurs? Les journaux de psychologie dans l'Allemagne du dernier tiers du XVIII^e siècle

Le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* introduisit dans le champ en gestation de la psychologie un nouveau ton. Pour la première fois, on ne se penchait pas sur les relations abstraites entre le corps et l'âme, mais sur des individus souffrants issus du «menu peuple»; la collection et la publication systématique de récits de lecteurs devrait à terme permettre la formulation d'une «science de l'âme» empirique. Aussi, les lecteurs étaient invités à envoyer des contributions de «cas» vécus et personnels. Vers 1800, ce type de science fut remis en question par des philosophes universitaires qui, dans des journaux plus «fermés», entendaient promouvoir une psychologie plus professionnelle; ils échouèrent néanmoins à formuler des critères de scientificité généraux. L'argument essentiel de cette contribution est que la distinction entre amateurs et savants ne fut pas interne au champ scientifique en gestation, mais se développa au gré de processus de communication dans lesquels les journaux jouèrent un rôle essentiel.

Mais pour l'amour de Dieu qu'il ne devienne pas un savant, c'est-à-dire un pédant dans le monde, un lettré ès-systèmes, un je-sais-tout qui veut tout ajuster à la plinthe qu'il s'est fait dans sa tête, laquelle ressemble fort à ce bout de bois tordu¹

S'il exista une caractéristique commune aux divers courants de l'*Aufklärung*, ce fut le souci pédagogique d'extirper préjugés et superstitions. Pour procéder à cette opération, on mit particulièrement sur les recensions d'ouvrages savants et les nouvelles personnelles et institutionnelles du monde académique portées à la connaissance et à l'expertise du public dans des périodiques savants.

Le polycentrisme politique – partant universitaire – du Saint-Empire et les mouvements spécifiques de remise en question de l'autorité intellectuelle induits par le piétisme y démultiplièrent la demande de journaux. Leur périodicité, leur disponibilité et leur actualité permirent pour la première fois le développement d'une discussion publique, ouverte et critique.² Certains

1 «[...] um Gottes willen aber keinen Gelehrten, wenn nicht ein Pedant in der Welt mehr werden soll, ein System-Gelehrter, Vielwisser, der alles seinem Leisten anpassen will, den er sich in seinem Kopfe, der diesem gedrehten Holze nicht viel ungleicher ist, gemacht hat [...].» Sauf indication contraire, toutes les traductions en français sont de ma plume. Johann Christian August Grohmann, «Untersuchung der Möglichkeit einer Charakterzeichnung aus der Handschrift», *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* IX/3, 1792, 59. Rédigé en 2014, cet article doit son inspiration au colloque *History of science from below* (Le Mans 2012).

2 Cf. Habel 2007. Les journaux savants apparurent quasiment simultanément à Paris (*Journal des Sçavans*, janvier 1665), à Londres (*Philosophical Transactions* de la Royal Society,

dénonçaient ainsi la pédanterie d'une science viciée par son érudition qui aurait caractérisé les milieux universitaires, et promouvaient le modèle d'un savoir scientifique accessible au plus grand nombre, bénéficiant des contributions de tous.

A l'issue du XVIII^e siècle, qui semblait consacrer le triomphe du mouvement pédagogique et l'apogée des périodiques savants, la situation semblait pourtant subitement renversée. Dorénavant, on dénonçait l'influence néfaste des journaux critiques sur un public devenu plus vaste et, faute de lire et de comprendre les livres, à la merci de journalistes sans scrupules. Loin de promouvoir l'*Aufklärung*, les périodiques auraient asservi la science au goût des recenseurs et à la discussion publique: c'est eux qui étaient des fabriques de pédanterie. Pour échapper au *diktat* des recenseurs, d'aucuns réclamèrent sinon le retour au latin comme langue scientifique, du moins la délimitation d'une science moins perméable.³

Tandis que fusaient les interrogations quant au dessein des périodiques savants et au public de la science, tentait de s'affirmer une nouvelle science, la psychologie. Les *Aufklärer* s'entendaient à accorder à la connaissance de l'âme humaine une importance cruciale et à en faire le pilier de l'ensemble des sciences.⁴ Dans les universités allemandes, la philosophie n'était plus identifiée à la «faculté des arts» propédeutique des sciences enseignées dans les facultés supérieures (théologie, jurisprudence, médecine), mais avait acquis son autonomie. Or de plus en plus, la psychologie se frayait une place dans l'enseignement de la philosophie, à titre de science préparatoire. Les cours magistraux proposaient des aperçus encyclopédiques, auxquels on ajouta la psychologie. Loin de constituer une science autonome, la psychologie était donc une propédeutique, qui pouvait être livrée aux mains d'universitaires non spécialistes de philosophie. Ainsi, dans une introduction aux sciences du professeur de philosophie de Göttingen, Michael Hissmann (1752–1784), qui dressait la liste des encyclopédies aptes à définir les contours et le contenu de chaque science, un lecteur avait ajouté en note à la main un ouvrage de Johann Heinrich Vogt (1751–1823), professeur de mathématiques et de physique à Iéna, sur la connaissance de l'homme et de son âme.⁵ Dans le cadre même des cursus universitaires, la psychologie apparaissait donc comme une discipline sans spécialistes. Dans ce contexte, la multiplication

mars 1665), à Rome (*Giornale de' Letterati*, janvier 1668) et à Leipzig (*Miscellanea curiosa medicophysica* de l'Academia Naturae Curiosorum, 1670).

³ Voir Gantet 2014.

⁴ Voir Vidal 1994.

⁵ Selon l'ex-libris, cette annotation était de la main de Johann Christoph König, professeur de philosophie à Altdorf à partir de 1786. Exemple cité dans Eckardt et al. 2001, 8–9. Ouvrages cités: Hissman 1778, Voigt 1780.

des périodiques consacrés à la psychologie sera interprétée comme l'affirmation d'un champ spécifique et d'une volonté d'institutionnalisation scientifique.

Faire science ne va pas de soi. Tout nouveau venu dans le domaine disputé doit se tailler une reconnaissance au moyen de gestes, d'un *éthos*, de discours et de procédures de validation aptes à être reconnus comme scientifiques. Or science et pseudoscience ne se démarquent l'une de l'autre que de façon relative et il semble que de telles délimitations relèvent moins de phénomènes internes à tel champ en gestation, que de processus de communication avec l'environnement.⁶ Cet article sonde les quêtes de scientificité dans le champ psychologique dans le dernier tiers du XVIII^e siècle à travers les types de journaux mobilisés par différents acteurs. Leurs stratégies mettent en jeu la question des producteurs légitimes des savoirs et de leurs publics, et, de ce fait, mettent en débat la place des «amateurs» dans la formation d'une psychologie savante.

Une psychologie pour et par des gens ordinaires: le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*, 1783–1793

Sans aucun doute, le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* – le premier grand périodique de psychologie⁷ – introduisit un ton nouveau dans deux piliers des sciences de l'âme de la fin du XVIII^e siècle: la psychologie et la pédagogie. La grande nouveauté de ce journal était son ouverture interne. Loin de limiter le débat à des lettrés, il s'adressait délibérément à un vaste public, invité à envoyer des contributions personnelles.

Le titre complet de ce périodique sonnait déjà comme un manifeste: *NOTI SAYTON oder Magazin zur Erfahrungsseelenkunde als ein Lesebuch für Gelehrte und Ungelehrte* [Connais-toi toi-même, ou Magazine de science de l'âme issue de l'expérience intérieure. Un livre de lecture pour savants et non-savants]. L'annonce détaillée que le principal directeur de publication, Karl Philipp Moritz (1756–1793), fit dans l'un des journaux les plus en vue – le *Deutsches Museum* [Musée allemand] – un an avant la parution du premier numéro, s'intitulait: «Proposition d'un Magazine de science de l'âme issue de l'expérience intérieure. A tous les amis et instigateurs des connais-

6 Cf. Frietsch 2015; Mulsow/Rexroth 2014.

7 Ce périodique trimestriel fut, conformément à l'usage du XVIII^e siècle, relié en fin d'année en tomes. Il compte 10 tomes (1783–1793, avec une interruption en 1790), soit 30 cahiers. Il passe dans la recherche pour la première revue de psychologie, ses prédécesseurs, en particulier l'hebdomadaire *Der Mensch* (*L'être humain*) dès 1751, ayant développé un discours anthropologique plus général.

sances et sciences d'utilité générale, et à tous les observateurs du cœur humain, de tout état social et de toute condition que ce soit, qui souhaitent promouvoir en actes la vérité et la félicité parmi les hommes».⁸

Dans cette annonce, Karl Philipp Moritz énonçait ses attentes. Les rédacteurs devaient se recruter avant tout parmi les instituteurs, les pasteurs ou les curés, les juristes, les médecins et les officiers. Les premiers étaient invités à rédiger des diaires dressant les caractères des élèves, brossant les traits des paysans illettrés; des prédicateurs de ville, il escomptait des comptes rendus sur les populations des établissements pénitentiaires et hospitaliers; les médecins avaient bien sûr leur mot à dire, mais moins sur le corps que sur le fonctionnement du psychisme et sur les liens entre corps et âmes, en particulier chez les «enthousiastes» (*Schwärmer*), les «mélancoliques», les fous et les suicidaires; des juges, il voulait recevoir des histoires de meurtriers extraites d'actes de procès; les officiers enfin devaient livrer des contributions sur la psyché de soldats soumis à des conditions de vie précaires. Par rapport à la science de l'âme introduite à l'université, l'accent était donc déplacé des états de l'âme normale vers les manifestations banales de la psyché des méconnus – le menu peuple, dont les caractères étaient pensés authentiques – et vers la pathologie, la déviance. Le «véritable médecin moral» devait porter son attention non sur les généralités abstraites – telle était l'une des caractéristiques des pédants abhorrés – mais vers le concret et le singulier, les «individus»,⁹ et mettre ses observations à la portée du (bien) public. Aussi, le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* devait rassembler des contributions considérées comme autant de «cas» (à l'instar des «cas» médicaux)¹⁰, pour parvenir à terme à poser les jalons d'une «science de l'âme issue de l'expérience intérieure».

Même s'il finit par obtenir, quatre ans avant sa mort, un poste de professeur à l'Académie royale des arts de Berlin, Karl Philipp Moritz n'avait lui-même rien d'un savant universitaire. Après des tentatives infructueuses pour devenir comédien et des velléités d'études de théologie, il obtint sur recommandation un poste d'instituteur au Gymnase berlinois du Couvent gris où il devint professeur en 1784; c'est pour compenser ses frustrations d'enseignant, ses douleurs pulmonaires lancinantes et sa mélancolie qu'il prit

8 «Vorschlag zu einem Magazin einer Erfahrungs-Seelenkunde. An alle Verehrer und Beförderer gemeinnütziger Kenntnisse und Wissenschaften, und an alle Beobachter des menschlichen Herzens, welche in jedem Stande, und in jeglichem Verhältniß, Wahrheit und Glückseligkeit unter den Menschen thätig zu befördern wünschen», *Deutsches Museum*, 1782, I, 485–488, ici 485. Repris par exemple dans le périodique *Allerneueste Mannigfaltigkeiten*, I, 1782, 775–778 et 785–786. Voir aussi Moritz 1782.

9 Citations dans «Vorschlag [...]», *ibid.*, 487.

10 Voir Wübben 2011.

la plume, en tant que pédagogue et surtout journaliste.¹¹ Il était aidé dans sa tâche par un cercle d'amis: Friedrich Gedike (1754/55–1803), directeur du Gymnase de Friedrichswerder à Berlin et directeur de publication d'une grande revue berlinoise, la *Berlinische Monatsschrift* [Mensuel berlinois], le philosophe juif Moses Mendelssohn (1729–1786)¹² et le médecin philosophe Marcus Herz (1747–1803), directeur de l'Hôpital juif de Berlin à partir de 1782 (et médecin personnel de Moritz). Salomon Maimon (1753–1800), était lui aussi un philosophe autodidacte et fréquentait les mêmes salons. Carl Friedrich Pockels (1757–1814) était, lui, issu d'un milieu pastoral plus traditionnel et gagnait son pain en tant que précepteur; il était surtout mû par l'idéal d'une popularisation moralisatrice du savoir.

C'est Mendelssohn qui suggéra la transformation du titre initial proposé par Moritz d'*Experimental-Seelenlehre* (science expérimentale de l'âme qui, sous l'influence des sciences naturelles, envisageait une mathématisation des règles psychologiques)¹³ en *Erfahrungsseelenkunde* ou science de l'âme issue de l'observation de l'expérience interne, de soi ou d'autrui. Dans le débat méthodologique lancé par Christian Wolff dans les années 1740 entre la quantification et l'introspection, le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* tranchait donc en faveur de cette dernière.¹⁴ Ses contributeurs ne menèrent d'expérience – au sens de simulation de lois naturelles et formulation d'une règle générale – que dans le cas de sourds-muets. Pour couper court au dénigrement de l'introspection – dont on craignait qu'elle portât à l'«enthousiasme» ou au délire –, Moritz posait d'emblée qu'il voulait des «faits et non un bavardage moral».¹⁵ Aussi, Moritz adopta le découpage médical proposé par Mendelssohn en 1) maladies de l'âme (*Seelenkrankheitskunde*), 2) observations de l'âme (*Seelennaturkunde*), 3) sémiotique de l'âme (*Seelenzeichenkunde*), 4) diététique de l'âme (*Seelendiätetik*) et 5) thérapies de l'âme (*Seelenheilkunde*), c'est-à-dire récits de guérisons et relations cri-

11 Moritz dirigea la *Vossische Zeitung* en juin 1785. Par le biais de la franc-maçonnerie, il entra en contact avec de nombreux promoteurs berlinois de l'*Aufklärung*. Il édita seul le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* de 1783 à 1786. Lors de son voyage en Italie (1786–1788), le journal fut co-dirigé par Carl Friedrich Pockels. En désaccord avec ses visées moralisatrices, Moritz en reprit seul la direction en avril 1789 (VII, cahier 3), épaulé par Salomon Maimon à partir du 1^{er} mars 1791; sous son égide, la revue devint un forum de l'*Aufklärung* juive (*Haskala*).

12 Moses Mendelssohn (1729–1786, père du compositeur) était un juif pratiquant reconnu dans les milieux intellectuels et philosophiques berlinois. Il gagnait sa vie comme directeur d'une fabrique de soie.

13 Son représentant privilégié fut le professeur de médecine de Halle, Johann Gottlob Krüger (1715–1759). Voir Zelle 2001.

14 Voir Vidal 2006 et 2008.

15 *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*, I/1, 1783, 2.

tiques sur les institutions appelées à les encadrer.¹⁶ Moritz se vouait à «l'individu souffrant» non pas seulement en tant que *Menschenkenner* – connaisseur du genre humain –, mais aussi en tant que *Menschenfreund* – ami du genre humain –, pour le sortir du malheur.¹⁷ A ses yeux, l'observation de soi-même procéderait à une *Aufklärung* individuelle, source de bonheur pour les individus, partant pour le genre humain.

Ainsi fut reçu le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*. Si ce trimestriel connut un très grand succès – ses dix tomes furent ardemment lus, recensés et commentés –, seul, parmi les grands hommes de lettres, Friedrich Schiller se prononça en termes négatifs sur lui, dans une lettre privée:

Au sujet de son *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*, je lui ai donné un conseil, auquel vous souscrirez peut-être. J'ai trouvé qu'il dégage toujours un sentiment triste, souvent défavorable, et cela, parce qu'il s'attache seulement aux groupes de la misère humaine. Je lui ai conseillé d'accompagner chaque cahier d'un essai philosophique qui ouvre un regard plus lumineux et recompose pour ainsi dire les dissonances en une harmonie.¹⁸

Une psychologie pour tous?

Pour garantir leur liberté d'expression, la plupart des contributeurs adoptèrent l'anonymat, déjoué parfois par des sigles. Anke Bennholdt-Thomasen et Alfredo Guzzoni, qui ont édité la reproduction en fac-similé de la revue, ont néanmoins réussi à en établir une liste fiable.¹⁹ Les principaux éditeurs s'y taillent la part du lion, avec 67 articles pour Moritz, 43 pour Pockels et 19 pour Maimon, comme l'indique le tableau ci-dessous que l'on peut en tirer (voir tableau).

Le deuxième cercle était formé de douze amis ou collègues berlinois de Moritz, en particulier des enseignants au Gymnase du Couvent gris, et des médecins et philosophes (entre autres Marcus Herz et Moses Mendelssohn). Le troisième groupe (quinze personnes identifiées) comprenait des ensei-

16 Ibid., I/2, 1–6.

17 «leidendes Individuum», Ibid., IV/1, 1786, 35.

18 Friedrich Schiller, lettre du 12 décembre 1788 à Caroline von Beulwitz: «Wegen seinem Magazin zur Erfahrungsseelenkunde habe ich ihm einen Rath gegeben, den Sie vielleicht auch unterschreiben werden. Ich fand, daß man es immer mit einer traurigen, oft widrigen Empfindung weglegt, und dieses darum weil es nur an Gruppen des menschlichen Elends heftet. Ich hab ihm gerathen, jedes Heft mit einem philosophischen Aufsatz zu begleiten, der lichtere Blicke öffnet und diese Dissonanzen gleichsam wieder in Harmonie auflöst.». Schiller 1979, 392.

19 Bennholdt-Thomasen/Guzzoni 1979, 66–73. Ead. 2012. Ces données ont depuis été précisées et élargies par l'équipe qui prépare une édition en ligne du *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*, déjà en partie consultable sous le lien hypertexte <http://telota.bbaw.de/mze/>. A l'heure actuelle, 80 contributeurs ont pu être identifiés (chiffres de février 2014).

gnants hors de Berlin, des recteurs de gymnase, des professeurs d'université, des directeurs d'institut (ainsi Samuel Heinicke, directeur de l'Institut de muets de Leipzig). Le cercle le plus large rassemblait des lecteurs qui envoyèrent épisodiquement des contributions: 37 pédagogues et pasteurs, et la philologue Ernestine Christiane Reiske, l'unique contributrice identifiée.²⁰ Enfin, en dépit du rejet initial des sources littéraires au nom des «faits», 24 articles, issus surtout des derniers volumes, prenaient pour source des récits de médecins-philosophes, de poètes, d'hommes de science ou de mystiques.²¹ Au total, les contributeurs du *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* n'appartenaient pas au peuple et représentaient des catégories bien spécifiques de la société. Les professions savantes extra-universitaires et la petite bourgeoisie – en particulier les enseignants des gymnases en butte à leur reconnaissance sociale – dominaient.

Aurait-il pu en aller autrement? En dépit des forts progrès de l'alphabétisation dans les 30 dernières années du XVIII^e siècle, le nombre des personnes aptes à lire aurait augmenté de 15% de la population vers 1770 à 25% en 1800 seulement.²² Surtout, les représentants de la *Volksaufklärung* ou

20 On compte deux autres contributions anonymes de femmes.

21 Ainsi apparaissent par exemple les mystiques Jeanne-Marie Guyon (ibid., VII/3, 83–91 et IX/1, 104–108) et Johann Friedrich Fleischbein (VII/3, 53–74; VIII/1, 71–75, VIII/1, 80–82); des hommes de lettres antiques ou contemporains: Cicéron (VII/3, 120–123), Johann Heinrich Jung-Stilling (II/1, 115–118), Johann Caspar Lavater (V/1, 32–35 et V/3, 96–110), etc.

22 Ungern-Sternberg 1984, 138.

Lumières à destination du «peuple» entendaient par ce terme les couches d'enseignants, de clercs, de fonctionnaires et de femmes instruites, plus que le menu peuple.²³ Ce dernier n'était ni pourvoyeur de contributions savantes, ni même considéré comme un destinataire légitime de ces contributions. Il offrait, uniquement, un terrain d'observation. Moritz alla toutefois nettement plus loin que la plupart de ses contemporains. Jamais ses considérations ne furent guidées par un regard condescendant; bien plus, il se montrait conscient des antagonismes sociaux.²⁴

Depuis 1782, Moritz hébergeait un garçon sourd-muet qu'il avait retiré de la Charité, l'hôpital militaire berlinois alors en pleine restructuration. D'emblée et régulièrement, le cas de ce sourd-muet nommé Karl Friedrich Mertens donna lieu à des articles où Moritz contestait les écrits de Herder (1744–1803)²⁵ – pourtant source de ses contributions sur la philosophie et la psychologie du langage – pour souligner le caractère rationnel et pleinement humain des hommes privés de parole. Inséré non dans la partie sur les pathologies de l'âme mais dans celle des observations de l'âme, l'examen des modes de pensée des sourds-muets le conduisit à formuler à nouveaux frais les relations entre le langage pantomimique et le langage sémantique, et à explorer ainsi les ressorts de la faculté de penser. Les positions de Moritz face à son sujet d'observation, issu des classes populaires et privé de la parole articulée, se caractérisaient donc par le refus de la moralisation et de l'instrumentalisation dans le combat contre les «superstitions» et l'«enthousiasme». Ainsi, non seulement Moritz fondait avec son périodique les cadres d'une science «populaire» selon l'acception contemporaine du mot, mais il allait plus loin que la plupart de ses collègues.

De fait, le spectre des souffrants présentés dans le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* couvrait tous les états sociaux, en particulier les plus modestes. La présentation des cas censés être tirés d'actes judiciaires était néanmoins, même sous la plume de Moritz, guidée par des stéréotypes de l'*Aufklärung*. Ainsi par exemple, il encadra de considérations sur la croyance aux spectres la présentation du rapport médical sur un tisserand espagnol qui, faute d'avoir trouvé dans la cave d'un ami le trésor dont des anges et des esprits lui auraient révélé la présence, pensait être victime d'un crime.²⁶ Jamais, le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* ne fut l'émanation d'une *vox populi*.

23 Voir Krebs 2011, 55; Bezold 1984.

24 Cf. Karl Philipp Moritz, *Kinderlogik*, 141. Cité d'après Schrimpf 1980, 35.

25 Herder 1772 et 1784–91.

26 *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*, I/1, 20–24. Voir Wübben 2011.

Lecteurs psychologues: le cas d'Immanuel David Mauchart

Quel était le profil des lecteurs? S'il reste difficile de s'en faire une idée générale, il est toutefois certain que le rayonnement géographique de la revue était vaste, de Königsberg à La Haye, et de l'île de Rügen dans la mer Baltique jusqu'à Vienne.²⁷ Dans l'espace germanophone, on peut supposer que la géographie des lecteurs ressemblait à celle des contributeurs: si la majorité d'entre eux venait d'Allemagne du Nord ou de Prusse, on comptait aussi des auteurs à Spire sur le Rhin, à Augsbourg en Allemagne du Sud, et à Tübingen, dans le sud-ouest de l'Allemagne.²⁸ La distinction entre lecteurs et contributeurs est d'ailleurs complexe et le passage d'une catégorie à l'autre, favorisée par le projet même du journal, ne fut sans doute pas exceptionnel.

Immanuel David Mauchart (1764–1826) en fournit un exemple. Cet étudiant-boursier depuis 1780 au séminaire de théologie luthérienne à Tübingen – où il découvrit d'une part la psychologie empirique et rationnelle de Christian Wolff, intégrée à la métaphysique, d'autre part une théologie pastorale luthérienne aspirant à une connaissance intime de l'être humain –, tomba au printemps 1783 sur le premier cahier du *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*. Sa lecture semble l'avoir à ce point bouleversé qu'il ne s'en dit pas seulement «admirateur», mais se déclara même «presque exalté».²⁹ Aussi se mit-il à mener des enquêtes et à les soumettre au journal. Le volume de 1784 du *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* comptait deux contributions de sa plume. La première développait – toujours selon les préceptes de Moritz – non pas une introspection, mais une observation participante. Sous la forme d'une lettre datée du 31 mai 1784, Mauchart relatait les convulsions qui saisirent à partir de l'été 1783 un étudiant de 17 ans au séminaire de théologie luthérienne de Tübingen, et leurs effets sur l'âme; les interprétant comme des effets de transformations sanguines et nerveuses, il se demandait comment l'âme était soumise au pouvoir du corps et fonctionnait dans l'état de folie.³⁰ La seconde retraçait des souvenirs de sa propre enfance: Mauchart

27 Le Hollandais Rijklof Michael van Goens (1748–1810) est le seul étranger parmi les contributeurs. Né à Utrecht en 1748 où il devint professeur extraordinaire de littérature ancienne en 1768, il démissionna en 1776 pour prendre un poste administratif. Accusé d'athéisme par les Anti-Orangistes, il dut fuir en 1783: en 1786, il était à Bâle, en 1795 à Erfurt, en 1800 à Dresde et en 1803 à Wernigerode où il mourut en 1810. Voir Hamberger, Meusel 1831, entrée «Göns (Reglof Mch. auch Cuningham genannt)».

28 Cf. la présentation de Stefan Goldmann sur le site <http://telota.bbaw.de/mze/> [consulté le 26.2.2014]

29 «Verehrer», «schwärmerisch». Voir Sindlinger 2010, 202. Je suis cette solide étude dans ce paragraphe.

30 [Mauchart], «Geschichte einer merkwürdigen Krankheit, in Rücksicht auf den damaligen Seelenzustand des Kranken», *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*, II/3, 12–23.

y pensait la formation de l'imagination, laquelle pouvait à ce point marquer l'enfant que, selon lui, des faits d'imagination devenaient des souvenirs.³¹

La recension positive du troisième cahier du volume de 1784 du *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* dans le très influent journal *Allgemeine deutsche Bibliothek* [Bibliothèque générale allemande], centrée aux deux tiers sur la contribution de Mauchart, motiva ce dernier à poursuivre ses enquêtes. Tandis qu'il empruntait des numéros de la revue auprès d'amis, il se lança dans la lecture de traités de science de l'âme. La perte par la poste de nombre de ses contributions entre Tübingen et Berlin le détermina à publier un *Supplément* aux six premiers volumes du *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*, qui *a posteriori* fut souvent relié au volume de 1789. Selon les rubriques proposées par Mendelssohn, il y développait sept études de «maladies de l'âme», quatre de «thérapie de l'âme», sept d'«observations de l'âme», une de «sémiotique de l'âme» et un supplément sur la biographie d'un médecin de Hombourg (Sarre-Palatinat).³² Par rapport au modèle, ses études, toutefois, se distinguaient par leur caractère individuel et leur volonté d'exactitude. Inspirés par la philosophie morale de Christian Thomasius (théorie des affects), les «caractères» qu'il esquissait de ses élèves dans la partie de «sémiotique» n'étaient pas des types, mais des études individualisées, documentées par le diaire qu'il avait écrit tandis qu'il était vicaire dans le village wurtembergeois de Dürrenmenz (1785–1789). Si la tenue de ces diaires et la rédaction de tels caractères avaient été préconisés depuis le milieu des années 1775 dans des revues pédagogiques,³³ leur utilisation par Moritz et Mauchart renforça leur autorité, aussi bien au niveau individuel qu'au niveau institutionnel.³⁴ Devenu diacre à Nürtingen, non loin de Stuttgart, Mauchart se mit à fréquenter les lazarets et les asiles, moins à des fins de pastorale que par curiosité sur le fonctionnement de la raison dans l'état de folie. Les relations qu'il tira de ses entretiens oraux et écrits avec les aliénés se caractérisaient par une volonté de scientificité inspirée par le modèle de la physique.³⁵ Entre le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* et les autres périodiques de psychologie qui paraissaient en nombre croissant autour de 1800, le *Supplément* périodique au *Magazin* qu'il dirigea prenait une place intermédiaire, au-delà de la collection de «faits» à la façon de Moritz, en-deçà de la théori-

31 [Ders.], «Erinnerungen aus den frühesten Jahren der Kindheit», Ebd., II/3, 103–104.

32 Mauchart 1789a.

33 Voir par exemple la *Bibliothek für das Schul- und Erziehungswesen in Teutschland* 1776, 178–187.

34 Voir les témoignages, ordonnances scolaires, et même la question mise à prix par le synode wurtembergeois, rassemblés par Sindlinger 2010, 299–324.

35 Mauchart 1789b; *ibid.* (éd.) 1792–1801. Ce périodique parut à partir de 1802 sous le titre *Neues Allgemeines Repertorium für empirische Psychologie und verwandte Wissenschaften* à Leipzig. Voir Sindlinger 2010, 794–832.

sation – à ses yeux précipitée – de Carl Christian Erhard Schmid, directeur de publication du *Psychologisches Magazin* [Magazine psychologique] entre 1796 et 1798.

Construire une science de spécialistes. Les périodiques de psychologie vers 1800

Autour de 1800, le modèle de science psychologique promu par le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* fut soumis à de vives critiques. Contre une science ouverte à tous, de nouveaux périodiques savants développèrent d'autres discours sur la science et promurent d'autres pratiques qualifiées de scientifiques. Ils permirent à des individus appartenant à des catégories précises (savants, lettrés ou personnes instruites) de revendiquer pour eux seuls la production légitime des savoirs sur l'âme et mirent en avant des institutions (universités, académies) comme lieux de cette production. Ces journaux participèrent de l'autonomisation, de la reconnaissance, voire de l'institutionnalisation de plusieurs champs scientifiques, dont celui de la psychologie.³⁶

Ce ne fut pas par les *Tübingische gelehrte Anzeigen* [Annonces savantes de Tübingen], le journal scientifique de Tübingen où il faisait ses études, qu'Immanuel David Mauchart prit connaissance du *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*. De fait – hormis la très influente *Allgemeine deutsche Bibliothek* qui rendit compte d'emblée et en termes positifs du projet de Moritz, puis de tous les numéros –, les journaux savants ne publièrent de recensions qu'à partir de 1786. L'élucidation des sigles au moyen desquels certains recenseurs signèrent leurs comptes rendus montre qu'il s'agissait avant tout d'universitaires établis, issus de disciplines très diverses.³⁷ Les recensions du *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* ne formulaient pour la plupart pas de jugement global sur le sujet traité, mais développaient des hypothèses d'interprétation et appelaient souvent à plus de précisions dans

³⁶ Sur l'histoire, voir Gierl 2012.

³⁷ Ainsi dans l'*Allgemeine deutsche Bibliothek*, les premières recensions sont signées «Wr.». Or selon Parthey 1842, 28–29, il s'agit de Dietrich Tiedemann (1748–1803), professeur de langues anciennes au Collegium Carolinum de Cassel puis, à partir de 1786, professeur de philosophie à l'université de Marburg. Cf. *Allgemeine deutsche Bibliothek*, 60/1, 1785, 152–157; *ibid.*, 62/1, 1785, 114–116. Les recensions suivantes sont signées «Dr.» ou «Tb.», soit (d'après Parthey 1842, 6–7 et 28–29) Johann Jakob Ferber (1743–1790), un minéralogiste professeur de science naturelle à Mitau (1774) puis à Saint-Petersbourg (1783), entré en 1786 au service de la Prusse, et Thomas Christian Tychsen (1758–1834), professeur extraordinaire de théologie à Göttingen depuis 1784. Voir *Allgemeine deutsche Bibliothek*, 82/1, 1788, 138–143; *ibid.*, 84/1, 1788, 124–126; *ibid.*, 97/1, 1790, 173–175.

les observations d'un champ en construction. La recension se faisait ainsi prolongation de l'enquête, tout en portant un discours critique sur la rigueur des méthodes mises en œuvre par les contributeurs du *Magazin*.

Vers 1800, l'idéalisme et la philosophie transcendantale contribuèrent à jeter un regard neuf sur les processus psychiques et dénièrent toute portée scientifique et philosophique à la psychologie empirique que semblait incarner le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*. Friedrich Wilhelm Joseph Schelling (1775–1854), ainsi, ne lui épargna pas ses reproches. Elle devint même sous sa plume l'ennemie numéro un de la philosophie idéaliste: «Tout ce qui a été invoqué globalement contre la philosophie en tant que connaissance et science de l'absolu est issu de cette science de l'âme.»³⁸ Loin de saisir l'esprit dans son unicité et dans son action, la psychologie empirique s'éparpillait dans ses manifestations contingentes, collationnées sans ordre ni méthode. «Une philosophie uniquement empirique, qui ne repose que sur des faits, de même qu'une philosophie uniquement analytique et formelle ne peuvent absolument pas former un savoir.»³⁹ Or Schelling émettait ce verdict dans des Cours magistraux sur la méthode des études en philosophie, adressés à un public spécifiquement universitaire. Hegel, qui édita avec Schelling en 1802–1803 le *Kritisches Journal der Philosophie* [Journal critique de philosophie] partageait ce jugement dépréciatif du *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*. Dès 1802, il y tempêtait contre les écrits conçus pour «le public aphilosophique et le palais du dilettantisme philosophique.»⁴⁰ Plus tard, il affirmait encore que «ladite connaissance de l'être humain» n'était pas apte à parvenir «au substantiel, à l'esprit lui-même», l'esprit devant «être conçu comme une image de l'idée éternelle, et non dans ses particularités contingentes».⁴¹ A leur suite, les adeptes de la philosophie transcendantale dénigrèrent les textes qui sondaient l'âme des «gens ordinaires», ceux qui étaient écrits par des «gens ordinaires», et les contributions de popularisation du savoir.

Vers 1800 toutefois, la plupart des éditeurs de journaux de psychologie – que je ne présenterai que de façon très succincte sans prétendre à l'exhaustivité⁴² – n'appartenaient pas à ce courant. Ils tentèrent de concilier l'approche empirique de Moritz et des mots d'ordre de scientificité influencés par la phi-

38 «Alles, was gegen die Philosophie als Erkenntniß und Wissenschaft des Absoluten so insgemein vorgebracht wird, stammt aus dieser Seelenlehre her», Schelling 2008, 543.

39 «Eine bloß empirische, auf Thatsachen beruhende, ebenso wie eine bloß analytische und formale Philosophie, kann überhaupt nicht zum Wissen bilden», *ibid.*, 544.

40 Idem, «Glauben und Wissen», *Kritisches Journal der Philosophie*, 1802, 93. Il s'agit du palais buccal, dénotant la métaphore du goût.

41 Hegel 1986, 9.

42 Il n'existe pas encore d'étude détaillée de ce champ. A titre d'introduction, voir Eckart 2001.

philosophie d'Immanuel Kant. Dès 1803, une réplique de l'article de Schelling parut dans l'*Anthropologisches Journal* [Journal anthropologique] dirigé par Carl Christian Erhard Schmid (1761–1812), professeur de théologie et de philosophie à Iéna. Cet article anonyme (mais sans doute rédigé par Schmid lui-même) posait d'emblée l'existence de la psychologie comme science constituée et autonome; l'article introduisait la nécessité d'une réfutation de Schelling par ces termes:

Dès les premiers temps de son existence, mais plus encore très récemment, on a entendu en tout lieu la louange de la psychologie; même de nombreuses autres sciences usèrent de ses services et en vantèrent les mérites. Or tout d'un coup, son utilité, voire sa réalité et sa possibilité ont été provoquées.⁴³

A partir de 1796, Carl Christian Erhard Schmid mit aussi les colonnes de son *Psychologisches Magazin* [Magazine psychologique] au service d'une réforme de la philosophie, qui devait s'enrichir des données sur «l'expérience intérieure» apportées par la psychologie empirique, rejeter la *psychologia rationalis* wolffienne fondée sur des notions métaphysiques. Au même moment, certains périodiques s'attachèrent à baliser le champ de la psychologie. Ainsi la *Revision der Literatur in Ergänzungsblättern zur Allgemeinen Literatur-Zeitung* [Révision de la littérature en complément au Journal général de littérature] publia en 1803–1805 un aperçu raisonné et muni d'appréciations (négatives, positives ou neutres) de 1000 titres touchant à la psychologie parus entre 1785 et 1800.⁴⁴

Que faisait au juste le psychologue? Dans l'article de l'*Anthropologisches Journal*, Schmid ne définissait aucune méthode, mais renvoyait au tempérament particulier du psychologue scientifique, caractérisé par son «intelligence» (*Witz*), son «esprit d'observation» (*Beobachtungsgeist*), sa «sagacité» (*Scharfsinn*), son «talent» (*Talent*).⁴⁵ Sous sa plume, la psychologie ne sortait de l'amateurisme que par recours au *topos* du «génie», appliqué à ses pratiquants.

*

La psychologie fut l'objet d'un vaste débat méthodologique en Allemagne, mené avant tout dans les années 1780–1800 dans des périodiques savants.⁴⁶ Ceux-ci ouvraient un mode de communication nouveau mis au service de l'exploration de l'âme, loin de la psychologie rationnelle et non institution-

43 «Kann Psychologie als eine eigene selbstständige Wissenschaft noch ferner geduldet werden?», *Anthropologisches Journal*, III/2, 93–127, ici 93.

44 Voir John 2004.

45 «Kann Psychologie [...]», *ibid.*, 106–109. Voir aussi Eckardt et al. 2001, 204–205.

46 Ainsi Carl Christian Erhard Schmid conçut-il l'*Anthropologisches Journal* comme la suite de son traité (intitulé volume un) *Empirische Psychologie* (Iéna 1791).

nalisée léguée par Christian Wolff. Si l'on donne au terme «populaire» le sens que les contemporains lui attribuaient, Karl Philipp Moritz posa bien avec son *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* les linéaments d'une «psychologie pour tous et par tous», laquelle, toutefois, ne fut jamais une *vox populi*. Fondée sur une critique de la pédanterie académique, c'est-à-dire de la stérilité d'une érudition universitaire héritée de la scolastique, cette science privilégiait l'introspection et l'étude de cas. Empirique et cumulative, elle devait être enrichie par l'accumulation de données d'observation fournies par des profanes, dont la figure idéale était celle du lecteur du périodique devenu contributeur.

Le succès de l'entreprise de Moritz suscita des contestations qui démultiplièrent le débat sur la scientificité de la psychologie autour de 1800. Les contestataires comme les adeptes, désormais des universitaires, s'unirent dans la condamnation du modèle de science promu par le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* et rejetèrent ses contributeurs dans le camp des faux savants, amateurs ou dilettantes, voir du côté d'une nouvelle forme de pédanterie. Ils s'affrontèrent dans des périodiques désormais fermés au grand public. Ils échouèrent toutefois à définir des positions méthodologiques aptes à cautionner la scientificité de la psychologie et à la positionner dans une cartographie des savoirs. Les grands dictionnaires contemporains n'introduisirent pas d'entrée pour «psychologie». Si à Leipzig et à Königsberg, la psychologie fut reconnue comme discipline autonome au début du XIX^e siècle, le premier Institut de psychologie expérimentale ne fut ouvert – d'abord à titre privé – qu'en 1879 par Wilhelm Wundt et Gustav Theodor Fechner à Leipzig. Cette science exista dans les échanges et les polémiques avant de constituer une discipline portant sur un champ spécifiquement défini.

Bibliographie

Sources

- Bibliothek für das Schul- und Erziehungswesen in Teutschland*, Nördlingen, Beck, 11 tomes, 1773/74–1784/86
- Boie, Heinrich Christian (Hrsg.), *Deutsches Museum*, vol. 1–13 (Leipzig, Weygand, 1776–1788)
- Hamberger, Georg Christoph/Johann Georg Meusel, *Das gelehrte Teutschland oder Lexikon der jetzt lebenden deutschen Schriftsteller*, t. 22,2 (Lemgo 1831)
- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich, *Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften im Grundrisse. Dritter Teil, Die Philosophie des Geistes* (1830), Œuvres 10 (Frankfurt am Main 1986)

- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich, Schelling, Friedrich Wilhelm Joseph (Hrsg.), *Kritisches Journal der Philosophie*, 2 Bde. (Tübingen 1802–1803)
- Herder, Johann Gottfried, *Abhandlung über den Ursprung der Sprache* (Berlin 1772)
- Herder, Johann Gottfried, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (Riga, Leipzig 1784–91)
- Hissman, Michael, *Anleitung zur Kenntniss der auserlesenen Literatur in allen Theilen der Philosophie* (Göttingen 1778)
- Krüger, Johann Gottlob, *Versuch einer Experimental-Seelenlehre* (Halle u.a. 1756)
- Mauchart, Immanuel David, *Anhang zu den sechs ersten Bänden des Magazins zur Erfahrungsseelenkunde. In einem Sendschreiben an die Herren Herausgeber dieses Magazins Herrn Professor C. P. Moritz und Herrn C. F. Pockels* (Stuttgart 1789a)
- Mauchart, Immanuel David, *Phänomene der Menschlichen Seele* (Stuttgart 1789b).
- Mauchart, Immanuel David (Hrsg.), *Allgemeines Repertorium für empirische Psychologie und verwandte Wissenschaften, mit Unterstützung mehrerer Gelehrten*, 6 tomes (Nürnberg u.a. 1792–1801)
- Moritz, Karl Philipp, *Aussichten zu einer Experimental-Seelenlehre an Herrn Direktor Gedike* (Berlin 1782)
- Moritz, Karl Philipp (Hrsg.), *Gnothi sauton oder Magazin zur Erfahrungsseelenkunde als ein Lesebuch für Gelehrte und Ungelehrte*, 10 Bde., Berlin 1783–1793. Neu herausgegeben und mit einem Nachwort versehen von Anke Bennholdt-Thomsen und Alfredo Guzzoni (Lindau 1978–1979)
- Nicolai, Friedrich (Hrsg.), *Allgemeine deutsche Bibliothek* (Berlin u.a. 1765–1805)
- Schelling, Friedrich Wilhelm Joseph, *Sämtliche Werke und Schriften: historisch-kritische Ausgabe mit Quellendokumentation und Kommentar* (Marburger Ausgabe) (Darmstadt 2008)
- Schelling, Friedrich, *Vorlesungen über die Methode (Lehrart) des akademischen Studiums*, Hrsg. v. Walter E. Erhardt (Hamburg 1990)
- Schillers Werke, Nationalausgabe*, Bd. 25 (Weimar 1979)
- Schmid, Carl Christian Erhard (Hrsg.), *Anthropologisches Journal*, 2 Bde. (Jena 1803–1804)
- Schmid, Carl Christian Erhard *Psychologisches Magazin*, 3 Bde. (Jena 1796–1798)
- Tübinger gelehrte Anzeigen*, 25 Bde. (Tübingen 1783–1807)
- Voigt, Johann Heinrich, *Grundkenntnisse vom Menschen und einigen zu seiner frühen Ausbildung gehörigen Wissenschaften* (Gotha 1780)

Etudes

- Bennholdt-Thomasen, Anke/Alfredo Guzzoni, «Nachwort», in: *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*, Bd. 10 (Lindau 1979) 1–79
- Ead., «Zur Charakteristik des Magazin zur Erfahrungsseelenkunde», in: Ead., *Aspekte empirischer Psychologie im 18. Jahrhundert und ihre literarische Resonanz* (Würzburg 2012) 113–160
- Bezold, Raimund, *Popularphilosophie und Erfahrungsseelenkunde im Werk von Karl Philipp Moritz*, Epistemata Literaturwissenschaft 14 (Würzburg 1984)
- Eckart, Georg, «Anspruch und Wirklichkeit der Erfahrungsseelenkunde, dargestellt an Hand periodisch erscheinender Publikationen um 1800», in: Olaf Breidbach

- u.a. (Hrsg.), *Naturwissenschaften um 1800. Wissenschaftskultur in Jena-Weimar* (Weimar 2001) 179–202
- Eckardt, Georg/John Matthias John/Temilo van Zantwijk/Paul Ziche, *Anthropologie und empirische Psychologie um 1800. Ansätze einer Entwicklung zur Wissenschaft* (Köln u.a. 2001)
- Frietsch, Ute, «Grenzen von Wissenschaft/Pseudowissenschaft», in: *Europäische Geschichte Online (EGO)*, hrsg. vom Leibniz-Institut für Europäische Geschichte Mainz 2015-01-14, www.ieg-ego.eu/frietschu-2015-de
- Gantet, Claire, «Unsre Journalscribler [...] glauben sich doch wohl die Aufklärer unsrer Zeitgenossen zu seyn [...]». «Journalgelehrsamkeit» und Pedanterie im 18. Jahrhundert», in: Claire Gantet/Flemming Schock (Hrsg.), *Zeitschriften, gelehrter Journalismus und wissenschaftliche Kultur im 18. Jahrhundert. Festschrift für Thomas Habel*, Presse und Geschichte, Neue Beiträge 81 (Bremen 2014) 197–219
- Gierl, Martin, *Geschichte als präzisierte Wissenschaft. Johann Christoph Gatterer und die Historiographie des 18. Jahrhunderts im ganzen Umfang* (Stuttgart-Bad Cannstatt 2012)
- Habel, Thomas, *Gelehrte Journale und Zeitungen der Aufklärung. Zur Entstehung, Entwicklung und Erschließung deutschsprachiger Rezensionsschriften des 18. Jahrhunderts*, Presse und Geschichte, Neue Beiträge 17 (Bremen 2007)
- John, Matthias, «Psychologie, Enzyklopädie und die Revision der Literatur in Ergänzungsblättern zur Allgemeinen Literatur-Zeitung», in: Stefan Matuschek (Hrsg.), *Organisation der Kritik. Die «Allgemeine Literatur-Zeitung» in Jena, 1785–1803*, Ereignis Weimar-Jena 5 (Heidelberg 2004) 157–173
- Krebs, Roland, «Wie populär soll die Literatur sein? Über eine Debatte in der deutschen Literaturtheorie des 18. Jahrhunderts», in: Olivier Agard/Christian Helmreich/Hélène Vinckel-Roisin (Hrsg.), *Das Populäre. Untersuchungen zu Interaktionen und Differenzierungsstrategien in Literatur, Kultur und Sprache* (Göttingen 2011) 53–64
- Mulsow, Martin/Frank Rexroth (Hrsg.), *Was als wissenschaftlich gelten darf. Praktiken der Grenzziehung in Gelehrtenmilieus der Vormoderne*, Historische Studien 70 (Frankfurt am Main 2014)
- Parthey, Gustav, *Die Mitarbeiter an Friedrich Nicolai's Allgemeiner deutscher Bibliothek nach ihren Namen und Zeichen in zwei Registern geordnet. Ein Beitrag zur deutschen Literaturgeschichte* (Berlin 1842)
- Schrimpf, Hans Joachim, *Karl Philipp Moritz* (Stuttgart 1980)
- Sindlinger, Peter, *Lebenserfahrung(en) und Erfahrungsseelenkunde oder Wie der Württemberger Pfarrer Immanuel David Mauchart die Psychologie entdeckt* (Nürtingen, Frickenhausen 2010)
- Ungern-Sternberg, Wolfgang von, «Schriftsteller und literarischer Markt», in: Rolf Grimminger u.a. (Hrsg.), *Hansers Sozialgeschichte der deutschen Literatur vom 16. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Bd. 3/1, *Deutsche Aufklärung bis zur französischen Revolution. Einleitung. Institutionen der Aufklärung. Phasen der Aufklärung, 1680–1789* (München u.a. 1984)
- Vidal, Fernando, «La place de la psychologie dans l'ordre des sciences», *Revue de Synthèse* 3–4 (1994) 327–353

- Vidal, Fernando, «Le discours de la méthode dans la psychologie des Lumières», *L'Homme et la société*, 167–169 (2008) 53–82
- Vidal, Fernando, *Les Sciences de l'âme, XVI^e–XVIII^e siècle*, Les dix-huitièmes siècles 95 (Paris 2006)
- Wübben, Yvonne, «Vom Gutachten zum Fall. Die Ordnung des Wissens in Karl Philipp Moritz' Magazin zur Erfahrungsseelenkunde», in: Sheila Dickson/Stefan Goldmann/Christof Wingerts Zahn (Hrsg.), «*Fakta, und kein moralisches Geschwätz*». *Zu den Fallgeschichten im «Magazin zur Erfahrungsseelenkunde» (1783–1793)* (Göttingen 2011) 140–158
- Zelle, Carsten, «Experimentalseelenlehre und Erfahrungsseelenkunde. Zur Unterscheidung von Erfahrung, Beobachtung und Experiment bei Johann Gottlob Krüger und Karl Philipp Moritz», in: Ders. (Hrsg.), «Vernünftige Ärzte». *Hallesche Psychomediziner und die Anfänge der Anthropologie in der deutschsprachigen Frühaufklärung*, Hallesche Beiträge zur europäischen Aufklärung 19 (Tübingen 2001) 173–185